

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2^{ème} Année, No. 53. — Samedi, 9 mai 1885.
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00.



LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 9 mai, 1885

SOMMAIRE

TEXTE : A nos abonnés.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Après l'amour, par A. Sylvestre.—Chronique musicale, par Mina.—Gros-Ours.—Causerie, par Charles.—Un conseil par semaine.—Primes du mois d'avril : Liste des numéros gagnants.—La porteuse de Pain (*suite*).—Comment on paye les soldats chinois.—Notes et impressions.—Instinct et intelligence.—Récréations de la famille.—Rébus—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : *Le Monde Illustré*, 2^{me} année.—L'insurrection du Nord-Ouest : Gros-Ours, chef des Cris.—Afghanistan : Abdurhaman, émir de Caboul.—La Russie et l'Angleterre en Asie : convoi d'artillerie se rendant à la frontière.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

A NOS ABONNÉS

Beaucoup de nos abonnés nous ont écrit pour nous demander si nous voulions nous occuper de la reliure du volume de la première année du MONDE ILLUSTRÉ.

C'est avec plaisir que nous leur annonçons que des arrangements, ont été faits, avec un des premiers relieurs de Montréal, pour avoir un ouvrage bien fait et élégant.

Le prix modique, qui est de beaucoup au-dessous de la valeur réelle de la main d'œuvre, a été fixé à \$1.00, et le volume sera renvoyé relié, franco, sur réception de cette somme et des numéros parus.

BERTHIAUME & SABOURIN,
30, rue St-Gabriel, Montréal.

ENTRE-NOUS

Il y a aujourd'hui un an que LE MONDE ILLUSTRÉ a été présenté au public, et l'accueil qui lui a été fait prouve que ses propriétaires ont su trouver le moyen d'intéresser les lecteurs de leur journal.

Les commencements ont été pénibles, les sacrifices que l'on a été forcé de s'imposer ont été souvent très lourds, mais tout cela était dans l'ordre des choses ; ce qui nous est arrivé devait arriver.

Il nous fallait obtenir la confiance du public, nous avons réussi. Aujourd'hui, LE MONDE ILLUSTRÉ est assis sur des bases solides, et nous pouvons assurer nos abonnés que nous n'en resterons pas là. Nous voulons augmenter notre format, multiplier les gravures, en un mot faire un journal de premier ordre. Tout cela viendra en son temps et avant peu.

.

Le succès des charmantes légendes de M. S. Côté, des poésies de M. G. Désaulniers et des œuvres de plusieurs écrivains, collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, m'engage à demander surtout aux jeunes gens qui s'occupent de littérature de nous envoyer leurs essais.

Nous publierons avec plaisir tous ceux qui seront soignés.

Comme nos lecteurs ont pu en juger par eux-mêmes, nous ne nous occupons nullement de politique. Nous tenons toujours à ne froisser aucun parti.

A quoi bon, du reste ? LE MONDE ILLUSTRÉ est et restera le journal de la famille, c'est le conteur qui vient tous les samedis causer avec vous de ce qui se passe et même de ce qui n'est pas, mais pourrait être.

Il faut aussi que notre journal ait un but vraiment patriotique, et c'est pourquoi je désire qu'il serve à faire connaître les œuvres de nos jeunes écrivains.

D'aucuns trouvent que je suis parfois difficile. Franchement, cela ne vaut-il pas mieux que de toujours applaudir et louer sans cesse.

On dit aussi parfois qu'il faut user d'indulgence, parce que notre pays est jeune. Je ne suis pas du tout de cet avis. D'ailleurs, il n'y a plus de pays

jeunes, il y a longtemps que cette vieille redite est passée de mode.

Soyons de notre siècle et travaillons, travaillons sans cesse à nous former le goût et à produire quelque chose qui sorte du banal.

C'est avec cet espoir que je commence ma seconde année de causeries.

.

Une après-midi de la semaine dernière, un de mes collègues me demanda de l'accompagner au sommet des tours de Notre-Dame, d'où, me disait-il, on pourrait bien mieux juger de l'étendue de l'inondation.

L'idée n'était pas mauvaise, le panorama que l'on découvre du haut de ce monument est en effet admirable, et le plaisir que l'on éprouve fait oublier facilement la fatigue qui résulte de l'ascension de quelques centaines de marches.

Mais j'oublie qu'un ascenseur vous épargne la moitié du chemin.

Nous partîmes et primes bientôt place dans la boîte, qui s'arrêta au bout d'une minute, près du gros bourdon.

Il faisait un vent à décorner les bœufs, le colosse de pierre semblait osciller sur sa base, les rafales qui se succédaient s'engouffraient dans les grandes ogives et s'abattaient en hurlant sur la cloche énorme.

Ma foi ! moquez-vous de moi si vous voulez, je tirai le fil du timbre et nous... reprîmes le chemin d'en bas.

.

Pourquoi je redescendis au plus vite, vous allez le savoir, et vous serez même étonnés, j'en suis sûr, que j'aie pu me décider à monter jusqu'au bourdon.

Un jour, il y a bien longtemps de cela, j'avais fait l'école buissonnière, cela ne date pas d'hier, et escorté d'un de mes compagnons de collège, nous partîmes dans le but de mettre à exécution un projet mûri depuis plus de six mois.

Il s'agissait de faire l'ascension des tours de Saint-Eloi.

Deux tours, c'est tout ce qui reste d'une des plus vieilles abbayes du Nord de la France. Le saint compagnon du bon roi Dagobert passe pour être le fondateur de cette maison qui a donné à l'Eglise des moines célèbres et des savants illustres.

Les vastes cloîtres, la chapelle, grande comme une cathédrale, les cuisines, les magasins, tout a disparu peu à peu, et le vent de la Terreur a éparpillé ce qui restait à la fin du siècle dernier.

Seules, les deux tours s'élèvent, droites et fières sur le sommet du coteau, au milieu des champs. Le soir, quand le vent d'ouest passe en sifflant dans les trous noirs des fenêtres et que les oiseaux de nuit s'en échappent en jetant leur cri funèbre, les paysans attardés se signent en tremblant en passant près des débris de la vieille abbaye.

Dans les veillées d'hiver, j'avais entendu raconter de sombres choses sur ces ruines, et plus d'un vieillard affirmait y avoir entendu des bruits de chaînes et des plaintes étranges.

C'est, du reste, la vieille légende attachée à toutes les ruines.

.

Cela était cependant tout neuf pour moi, pour nous deux. Les deux lieues à parcourir furent enlevées avec cette élasticité de jarret que nous avons tous eue à douze ans, et vers trois heures de l'après-midi nous arrivâmes au pied des tours.

Dans laquelle allions-nous nous aventurer ? La tour du Nord, celle dont les escaliers sont encore solides ? la tour du Nord ou l'autre défendue au public ?

Parbleu ! l'hésitation ne fut pas longue, et comme on défendait de monter dans la tour du Midi, nous la choisîmes, nous escaladâmes la barrière vermouluë, et en avant !

Au bout de vingt-cinq marches, plus d'escaliers ; des échelles placées les unes au-dessus des autres en zig-zag jusqu'en haut, tout en haut. A chaque étage, un rebord de trois pieds sur lequel s'appuyait l'échelle suivante. On se mit à escalader les échelles ; tout allait bien, et j'arrivais à l'une des dernières, quant au milieu, crac ! un échelle se brisa.....

Au-dessous, le vide....., cent pieds au moins.....

Dire ce que j'éprouvai pendant une demi seconde !..... non, ce n'était pas de la peur..... non, avoir peur tout le monde sait un peu ce que c'est, c'était l'agonie !

Une seconde plus tard, j'étais en haut de l'échelle sur le rebord que vous connaissez, là, près d'une fenêtre. Comment avais-je fait mon compte pour monter le reste des échelons, je n'en savais rien.

Mon camarade, qui était à un étage plus bas, m'a dit plus tard que je ne semblais pas vouloir moisir sur l'échelle et que j'avais joué des jambes assez lestement. C'est tout probable.

Me voilà donc juché là-haut ; mes genoux flageollaient, je m'assis, mon compagnon en fit autant et nous voilà tous les deux, nous regardant, ahuris, dans le blanc des yeux. Nous devions avoir l'air très drôle.

.

La question était pour moi de descendre. Reprendre l'échelle, il n'y fallait pas penser ; ce n'était pas un échelon seulement qui était brisé, tout le reste était pourri, vermoulu, usé.

Pour comble de malheur, mon camarade, paralysé également par la peur, n'osait plus descendre.

Nous nous mîmes à crier comme des enragés, et j'ai toujours été convaincu que c'est ce jour-là que je me suis donné une des plus jolies voix fausses du globe. Nos cris effrayaient les rares paysans que l'heure ramenait au village. On criaït, puis on se reposait, pour récrier de plus belle quelques instants après.

Un moment, je crus que le moment de la délivrance arrivait. Un homme s'avancait à peu de distance des tours, je l'appelai, il se retourna et sembla chercher d'où venaient les cris, je redoublai d'efforts de poumons..... Enfin, je jetai des pierres et l'une d'elles tomba près de lui.

Il leva la tête, me montra le poing, pendit ses jambes à son cou et disparut.....

Il y avait longtemps que nous étions là, le soleil avait disparu, la nuit était venue, des chauves souris faisaient des cercles autour des ruines et d'aucunes mêmes entraient dans la tour. Ces bruits d'ailes nous jetaient dans des transes mortelles....

Tout à coup, un murmure de voix lointaines arriva jusqu'à nous. Nous tendons l'oreille, le bruit devient plus distinct, ce sont des hommes qui se dirigent de notre côté. Les voilà, ils ont des torches, on voit des reflets d'acier, ce sont des gendarmes, suivis d'une foule d'hommes et d'enfants qui viennent à la tour.

On nous ordonne de descendre, nous expliquons notre cas.

Le brigadier nous dit que tout cela s'éclaircira au poste. Au poste ?

Eh oui ! on venait nous arrêter pour avoir jeté des pierres à M. le Maire !

C'était à M. le Maire que j'avais lancé un caillou du haut de mon beffroi !

Qu'importe ! le poste, la prison, c'était pour nous la délivrance.

On alla chercher des échelles solides, nous descendîmes et nous fûmes conduits à la mairie avec une magnifique escorte de paysans armés de fourches et de bâtons.

Des amis de nos parents nous reconnurent, tout s'arrangea et nous revînmes bien tard à la maison. On nous donna du pain sec pour souper, et le lendemain un bon pensum nous récompensa de notre escapade.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je n'aime pas les excursions dans les tours.

.

Je n'ai pas encore souhaité la bienvenue à l'*Etudiant*, excellente petite revue mensuelle, publiée par M. l'abbé Baillargé, du collège de Joliette.

Je répare aujourd'hui cet oubli ; j'espère que l'*Etudiant* va devenir la pépinière des écrivains de l'avenir. Il est bon que le collégien, l'écolier apprennent de bonne heure le dur métier de journaliste ; sous une direction intelligente et énergique, guidés par un homme supérieur comme M. l'abbé Baillargé, ils essaieront leur plume et les meilleures resteront.

L'*Etudiant* à la note juste, il est bien fait et instructif.

Longue vie au jeune confrère.

LÉON LEDIEU.

APRÈS L'AMOUR

Du faite d'un amour qu'ont grandi les années,
Comme un mont que le soir fait plus proche des cieux,
Je regarde passer le vol silencieux
De mes espoirs pareils à des roses fanées.

Des gloires du couchant, les cimes couronnées,
Pleines du souvenir des matins radieux,
Calmes, planent encor dans l'air chargé d'adieux.
—Tel, résigné, j'attends la nuit des destinées.

Tel je vois à mes pieds mes rêves surhumain,
Avec l'ombre des prés, croire sur le chemin,
Effaçant sous mes yeux tout ce qui fut ma vie.

La beauté fut, pour moi, comme un vivant soleil
Derrière un roc ardu dont le sommet vermeil
Noya d'ombre la route en gémissant suivie.

ARMAND SYLVESTRE.

CHRONIQUE MUSICALE

LEUDI soir, charmante séance dramatique à la salle Nordheimer, M. et M^{me} Pégou représentaient *Le Maître de Chapelle* et *Richard Cœur de Lion*, qu'on avait déjà si bien accueillis à l'Académie de Musique.

M^{me} Pégou a eu un succès d'enthousiasme ; impossible d'imaginer rien de plus coquet, de plus gentil que *Gertrude* ; cette musique légère et pétillante convient parfaitement à la voix de cette artiste. Après cela, on devient difficile, et on n'apprécie peut-être pas assez le rôle plus sévère de *La belle Laurette*, que M^{me} Pégou joue et chante cependant en artiste accomplie.

M. Pégou a été fort bien dans *Le Maître de Chapelle*, personnage quasi-ridicule ; mais il fallait l'entendre chanter de sa voix forte et sympathique les strophes de *Blondel* : "O Richard, ô mon roi !" ce ne fut qu'un triomphe jusqu'à la fin de l'opéra.

L'espace ne nous permet que de nommer *La Reine* (M^{lle} A...), à la voix limpide et pure ; *Richard* (M. Trudel), le ténor aimé du public Montréalais ; *Antonio* (M. F...), qui chanta d'un petit air espiegle.

Ajoutez à cela les costumes des chevaliers de la croisade, les bannières brodées de lions royaux, un chœur puissant, un orchestre bien exercé, et que pouvait-on demander de plus ? Ah ! pardon, j'oubliais les dames ; il n'est pas certain qu'elles étaient juste à la mode du douzième siècle, mais il est certain qu'elles étaient infiniment plus jolies que toutes les arrière-grand-mères possibles.

MINA.

GROS-OURS

(Voir gravure)

Nous publions aujourd'hui le portrait de Gros-Ours, chef des Cris, qui se sont portés il y a quelques jours au coup de main que l'on sait sur le Fort Pit.

Gros-Ours est un homme d'une cinquantaine d'années, qui personnifie les qualités et les défauts de sa race. La civilisation n'a pu le transformer complètement, et depuis plusieurs années on le signale comme un chef aventureux et incontrôlable, qu'on a eu toutes les peines du monde à fixer dans une réserve, et qui est toujours à l'affût d'un coup de main possible ou de déprédations à commettre. Si les siens ne s'en tenaient qu'au pillage, ce ne serait qu'un demi-mal, facile à réparer et qui ne laisserait pas au moins de traces sanglantes. Le malheur est que le pillage est quelquefois accompagné de massacres, dans lesquels on ne s'attaque pas toujours au plus fort. On s'acharne plutôt sur des têtes innocentes : de dévoués missionnaires, d'innocentes femmes, de pauvres enfants sont sacrifiés à la soif de sang de ces descendants de peuplades barbares.

Gros-Ours à sa part de responsabilité à porter dans les horreurs qui viennent d'ensanglanter le Nord-Ouest, et si nous le présentons aujourd'hui à nos lecteurs, ce n'est certainement pas comme figure sympathique, mais précisément parce qu'il a joué un certain rôle dans les événements actuels en détarrant le premier la hache de guerre des Sauvages.

De combien d'assassinat se compose une bataille.—A. DE VIGNY.

CAUSERIE

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordon nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !

BERANGER.



Vous l'avourez-je ? Pourquoi pas ? Chacun son goût et sa folie, et je cède à un penchant irrésistible : j'aime les officiers de fortune, les coureurs de grands chemins et même de chemins de traverse, en un mot, j'aime les aventuriers, tous ceux qui, audacieux et fluets, laissent là les routes frayées et battues et se tracent eux-mêmes leur voie dans l'inconnu. Presbytes, assurément, fantaisistes et utopistes, si vous le voulez, ils voient ce qui n'est pas encore perceptible à l'œil des myopes, découvrent ce que ne peuvent deviner les enfants doués de l'intelligence, et ont la révélation des choses à la conquête desquelles ils courent et se dévouent. Espèces de chevaliers errants, sans peur et sans reproche, ils se promènent à travers le monde et les siècles à la conquête d'une idée. Ils s'appelaient jadis Don Quichotte, redressaient les torts imaginaires et se battaient contre des chimères. Aujourd'hui, non plus bardés de fer, ne portant plus la lance au poing, mais armés chevaliers par la science, le compas à la main, ils s'en vont percer des montagnes, réunir les mers, délivrer les esclaves, débarrasser des langes de l'ignorance des peuplades sauvages, qu'ils vêtent corporellement et intellectuellement, et conquérir à la lumière des continents noirs.

On les traite de toqués, de fous, d'excentriques, d'insensés, de cerveaux fêlés, et eux, insensibles aux sarcasmes, ne connaissant pas d'obstacles, passent sans se retourner, portent en eux l'idée qui parfois doit transformer le monde !

.

Plus que fou, coupable même, Colomb, quand il pressent et découvre l'existence d'un monde nouveau et prouve la sphéricité de la terre.

Fou, Vasco de Gama, se battant contre le géant Adamastor pour changer le cap des Tempêtes en cap de Bonne-Espérance !

Fou, John Brown, qui lutta contre l'esclavage, jusqu'à la corde avec laquelle on le pendit à Charlestown, en 1859, malgré l'éloquent plaidoyer de Victor Hugo !

Fou, Papin, qui en contemplation devant sa marmite, y découvre la force motrice de la vapeur, et fou Fulton qui applique cette force à la navigation.

Fou, Jacquard, qui le devint réellement, après avoir vu brûler, sur la place de Lyon, son métier à tisser, qui devait révolutionner l'industrie.

Fou aussi le navigateur La Pérouse, mort massacré, et John Franklin cherchant un passage au pôle nord, en y laissant ses os.

Fou, Gérard, le tueur de lion.
Fou et longtemps traité d'utopiste Lesseps, qui remanie le globe à son gré, coupe les isthmes d'un coup de crayon, réunit les mers et sépare les continents.

Et Livingston, n'est-il pas digne de faire partie de la famille des grands bohémiens de l'idée, quand on le voit ouvrir la campagne du Congo et mourir à la peine, laissant à Stanley la tâche de continuer son œuvre ?

Et tous ces vaillants Belges et Français qui luttent au Congo sur le champ pacifique de la civilisation et à l'approche desquels la barbarie recule. Et tous ces morts sublimes, dont Hanssens vient de clore, nous l'espérons, la liste, qui sont allés en Afrique, au milieu de tous les dangers, offrir bravement leur jeune et belle existence comme rançon de l'esclavage. Leur patrie les admire et les pleure, qu'étaient-ils donc ? Des aventuriers !

.

On a vu jadis des rois partir pour les croisades afin d'aller conquérir sur les infidèles le tombeau du Christ. L'idée était grande, généreuse, et n'a pas été sans exercer une heureuse influence sur la civilisation. Elle répondait, d'ailleurs, au penchant des peuples occidentaux pour les expéditions lointaines. Mais, de nos jours, il est beau aussi de voir le souverain d'une petite nation travailler à la conquête d'un vaste continent, encore inexploré, pour y planter le drapeau du progrès et y détruire le trafic de chair humaine, cette lèpre immonde que des

marchands plus ou moins sauvages pratiquent sur cette terre fertile, hier encore livrée à l'ignorance et à la barbarie, aujourd'hui ouverte au commerce libre des nations.

C'est ainsi qu'un nouveau monde est né, immense et fécond, si grand, comme disait dernièrement un écrivain, que l'Europe y danserait à l'aise ; création merveilleuse telle que l'imagination la plus aventureuse, la plus romanesque peut la rêver. Cette conquête, qui n'a pas coûté une goutte de sang à l'humanité, est celle d'un territoire de près de trois millions de kilomètres carrés, allant de l'embouchure du Congo à l'embouchure du Zambèze, de l'Océan Atlantique jusqu'à une courte distance de l'Océan Indien, et quatre-vingt millions d'indigènes délivrés des trafiquants d'esclaves s'abattant sur cette proie humaine ! Cette grande, cette généreuse, cette philanthropique entreprise sera l'événement saillant du XIXe siècle, et l'honneur en reviendra au roi Léopold II, de Belgique, qui en aura été le Pierre l'Ermite.

.

Les croisades étaient l'expression, la mise en action, pour ainsi dire, de l'esprit chevaleresque. L'idée humaine est celle qui a présidé la naissance de l'empire du Congo, dont la Conférence a enregistré l'état civil au grand livre des nations en lui disant : Vivez en paix !

Les croisades donnèrent naissance au petit empire de Jérusalem, dont un Belge fut le premier roi. Un Belge sera aussi le premier souverain d'une Amérique noire.

CHARLES.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

L'aptitude des matelas de plume à s'imprégner des principes de contagion et la difficulté de les nettoyer en font de véritables réceptacles d'impuretés. Depuis longtemps les hygiénistes ont condamné leur usage. Néanmoins, beaucoup de personnes rejettent l'austère matelas de crin, et tout comme Héliogabale, couchent sur le duvet. C'est compromettre sa santé.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'AVRIL a eu lieu le 4 mai, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

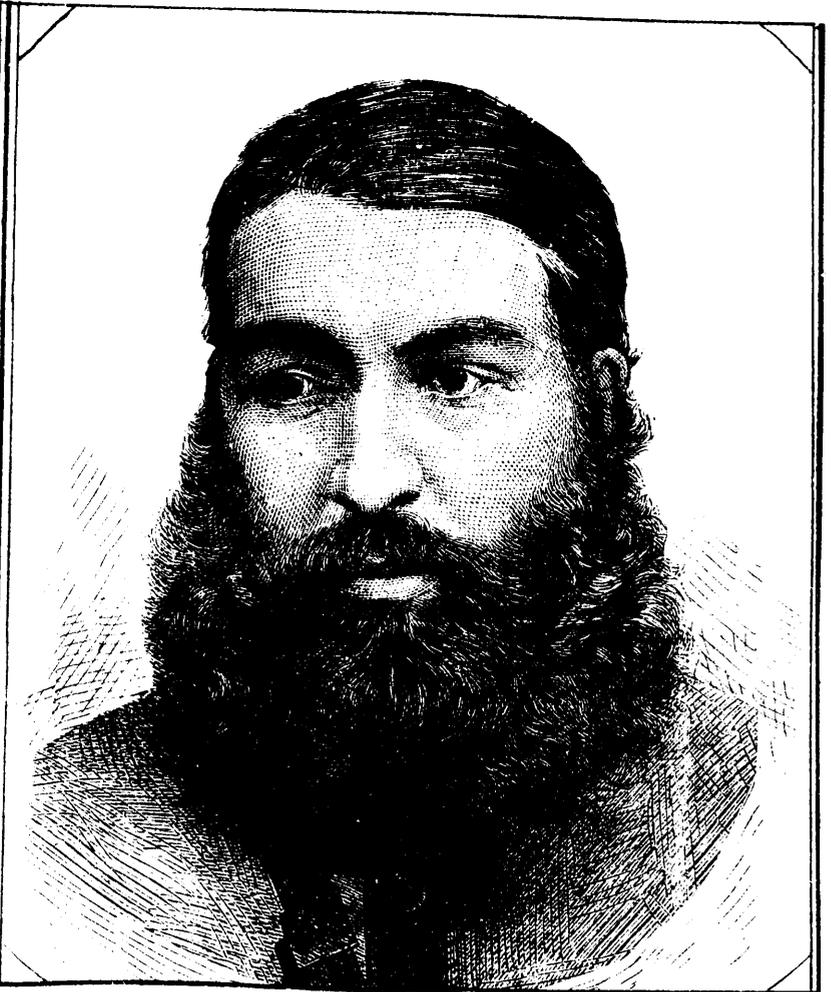
Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	23,261.....	\$50
2e prix, No.	12,424.....	25
3e prix, No.	20,679.....	15
4e prix, No.	10,730.....	10
5e prix, No.	18,774.....	5
6e prix, No.	14,168.....	4
7e prix, No.	3,658.....	3
8e prix, No.	12,244.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun : 23,527—10,096—8,573—8,191—2,761—110—9,397—14,823—143—19,306—20,039—16,348—7,657—4,507—12,877—1,960—4,730—21,339—13,284—4,051—6,298—20,220—6,207—10,911—15,866—8,491—3,296—17,091—14,835—7,027—114—16,734—3,307—5,093—14,218—21,779—23,975—17,259—11,714—13,203—816—22,411—7,104—19,140—17,571—23,938—14,184—11,449—172—7,943—12,538—6,909—1,782—6,680—10,028—8,123—11,410—22,150—21,386—7,473—928—12,239—16,635—2,642—19,612—8,360—21,858—20,436—12,799—400—1,659—8,351—232—6,691—5,552—16,566—3,965—17,495—5,814—19,847—22,646—17,246—16,535—21,822—6,994—18,415.

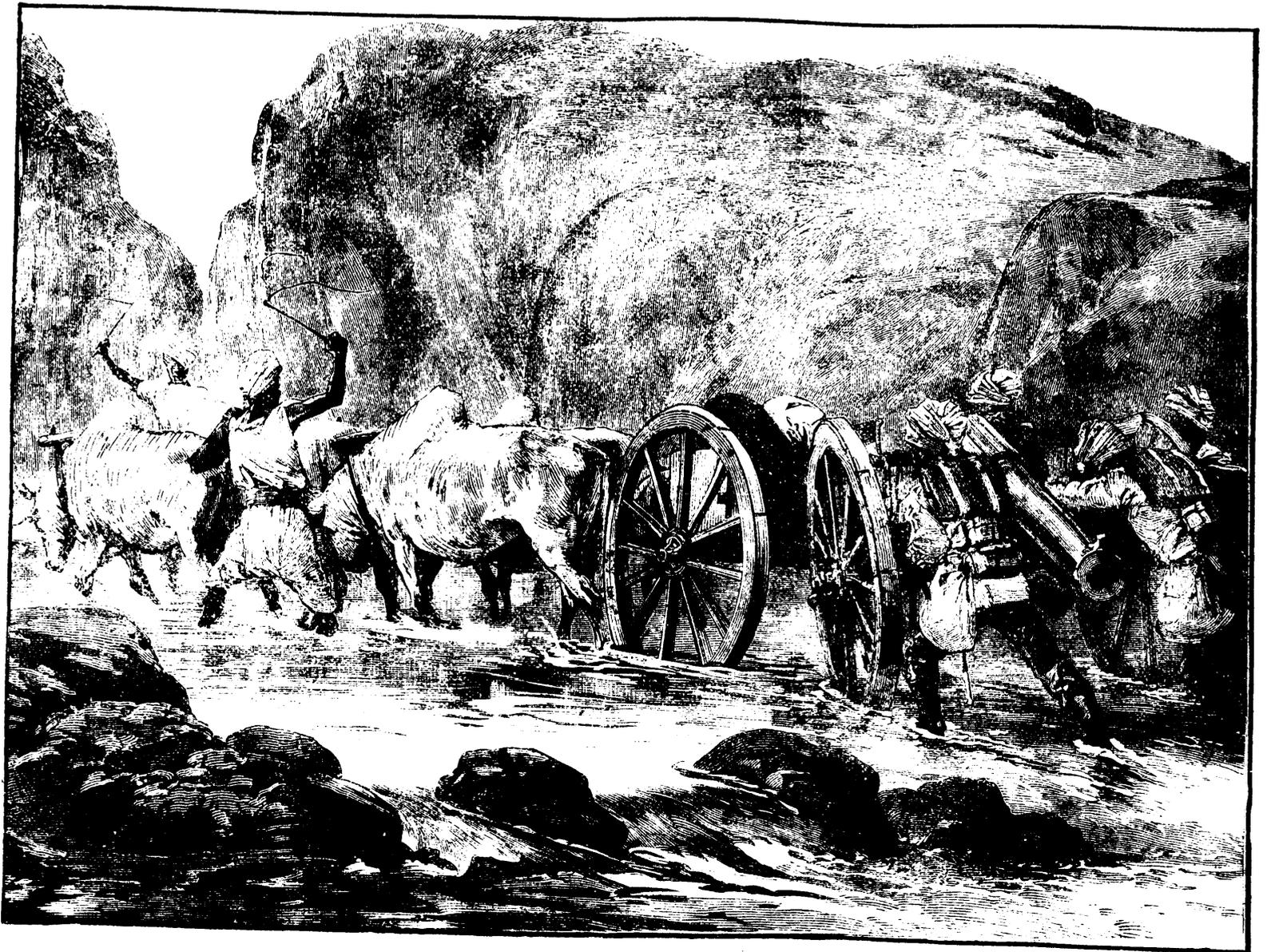
N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.



L'INSURRECTION DU NORD-OUEST.—GROS-OURS, CHEF DES CRIS.

AFGHANISTAN.—L'ÉMIR ABDURHAMAN, DE CABOUL.



LA RUSSIE ET L'ANGLETERRE EN ASIE.—CONVOI D'ARTILLERIE AFGHAN SE RENDANT A LA FRONTIÈRE.

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—o—

XXXIX

C'EST vrai, mais la fantaisie ne m'en prendra point

—Pourvu que le vieux soit homme de parole. S'il allait raconter ma sottise au patron.

—Tu serais perdu. James Mortimer te chasserait de chez lui d'abord, et ensuite te ferait expulser des Etats-Unis. Inutile de craindre cela d'ailleurs. Je réponds du silence de René Bosc et de la bienveillance de James Mortimer à ton égard. Je m'en charge.

—Toi ! s'écria Ovide en regardant avec stupeur son prétendu cousin.

—Ecoute-moi ! lui dit Jacques à voix basse en se penchant vers lui, je t'ai jugé tout à l'heure, je te connais comme si nous avions vécu sans cesse l'un à côté de l'autre. Le vol de la sacoche n'était point ton coup d'essai, puisque René Bosc a eu entre les mains un mandat d'arrestation contre toi.

—Cousin...

—Ne cherche pas à nier ! je ne suis pas de ceux qu'on abuse. J'ai la certitude absolue que si l'on faisait des recherches dans les archives du tribunal correctionnel de Dijon, on y trouverait ton nom plus d'une fois répété.

Ovide courba la tête.

—Est-ce que je me trompe ? demanda Jacques.

—Oh ! des peccadilles, murmura le Dijonnais.

—Des peccadilles qui mènent au bagne, et je suis certain que René Bosc, en sa qualité d'ancien agent de la sûreté, n'aurait aucune peine, si quelqu'un avait intérêt à l'en charger, à former contre toi un fort joli dossier. Je me tairai, moi, et j'empêcherai René Bosc de parler, mais tu feras ce que je te dirai de faire.

—Je suis prêt ! De quoi s'agit-il ?

—D'abord, en public, et chaque fois qu'il y aura du monde entre nous, tu sembleras ne point me reconnaître.

—Tu me renies !

—Parfaitement bien, répondit brutalement Jacques. Je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai un voleur dans ma famille. C'est facile à comprendre, cela, et tu le comprendras mieux encore quand tu sauras que depuis hier je suis l'associé de ton patron, James Mortimer.

—Toi, l'associé de Mortimer ! fit Ovide au comble de la surprise. Toi !

—Et j'ajouterai, reprit l'ex-contremaître, qu'étant déjà son associé, je compte bien m'arranger de façon à être son gendre dans deux ou trois mois, peut-être avant.

—Mes compliments, cousin ! Ah ! tu peux te vanter de savoir conduire ta barque, toi !

—Ma position dans la famille Mortimer me rendra tout-puissant pour te servir ou pour te perdre, selon ta conduite. S'il me plaît de t'avouer pour mon parent, je le ferai ; sinon, non ! Sois docile à mes volontés, fais en sorte de ne t'attirer aucun reproche, et voici ce que je t'offre : D'ici à un mois,

tu deviendras un des premiers contremaîtres de l'usine et je doublerai les appointements que t'a promis James Mortimer, mais tu seras mon homme, ma chose, tu n'auras d'autre volonté que la mienne. Tu es ambitieux, je dépasserai tes espérances. Tu aimes l'argent, je te rendrai riche. Acceptes-tu ?

—Si j'accepte ! s'écria le Dijonnais. Mais je le crois bien que j'accepte, et avec enthousiasme, d'autant plus que tu me tiendras parole, j'en suis sûr. Toi aussi, tu es ambitieux, cela se sent, cela se devine, et tu as besoin de mon silence, de mon obéissance, de ma complicité peut-être. Pourquoi ? Je n'en sais rien et je ne chercherai pas à le savoir. Ça ne me regarde pas. Je suis à toi corps et âme... ton esclave, ton âme damnée, comme on dit dans les "mélos" du boulevard. Que faut-il faire ?

—Rien avant notre débarquement à New-York, sauf, je te le répète, d'avoir l'air de ne point me connaître.

—Convenu, mais ça me taquine de ne pas pouvoir causer ensemble.

—Quand j'aurai besoin de te parler, c'est moi

qu'aucune valléité de révolte et d'indépendance ne te traverse l'esprit.

—Sois paisible... J'obéirai au doigt et à l'œil.

—A ce prix j'oublierai que tu as déshonoré le nom de Soliveau qui était celui de ma mère. Et, maintenant nous sommes d'accord. Parlons d'autres choses.

—Quel est votre régime en seconde classe ?

—Bien médiocre ! répondit Ovide d'un ton piteux ; le cuisinier du bord fait des économies sur notre nourriture, et les suppléments vendus à la cantine sont de qualité inférieure... à moins qu'on ne les paye très cher.

Jacques tira de sa poche une dizaine de louis.

—Nourris-toi mieux, dit-il en mettant les pièces d'or dans les mains d'Ovide.

—Merci, cousin ! s'écria ce dernier redevenu brusquement joyeux.

—C'est la dernière fois que tu dois m'appeler ainsi... sauf quand nous nous trouverons complètement seuls.

—Aucun danger que je l'oublie.

—J'y compte.

Jacques Garaud rejoignit Mortimer et Noémi qui étaient redescendus au salon.

XL

Le vieil agent René Bosc avait été bien servi par sa mémoire. Ovide Soliveau était en effet, et de longue date, un gredin de la pire espèce. L'explicier disait vrai en parlant du mandat d'arrestation lancé contre le mécanicien à propos d'un vol commis avec effraction dans un petit hôtel garni qu'il habitait rue de l'Ouest. Ovide, très malin, avait trouvé le moyen de dépister la police en partageant le logement d'un de ses camarades d'atelier qui ne valait pas beaucoup mieux que lui. Au bout d'un an on ne s'était plus occupé de cette affaire. Ovide trouva le moyen de passer en Angleterre, se fit recevoir dans un atelier, et comme il savait à fond son état, il fut embauché par James Mortimer qui le fit embarquer avec lui sur le "Lord-Maire." Là, il devait se croire à l'abri de toute vicissitude nouvelle, lorsqu'une occasion de méfait se présentant, il lui fut impossible de résister à ses instincts pullards. Il céda à la tentation et nous avons assisté aux résultats de cette faiblesse.

—Brigand de sac et coquin de sort ! fit le bandit en serrant les poings lorsque le faux Paul Harmant l'eut laissé seul. C'est cette sacoche endiablée qui est cause de tout et le hasard me fait tomber justement sur un bon-

homme de la police ! La voilà, la guigne ! la voilà ! Soixante-dix mille francs qui me filent entre les doigts, grâce à mon cousin ! J'avais bien besoin de le retrouver ici, ce coco-là ! Il aurait bigrement mieux fait de se mêler de ses affaires !

Ovide, pendant quelques secondes, sembla s'absorber en de profondes réflexions.

—Après tout, fit-il ensuite brusquement en relevant la tête, il vaut peut-être mieux que les choses se soient ainsi passées. Me voilà sous la coupe du cousin Harmant, c'est vrai, mais je crois que ça me rapportera plus que le sac du mouchard. Ah ! il est ambitieux et adroit, le cousin Harmant ! Il ira loin, si rien ne l'arrête ! Hier, il ne connaissait pas, ou tout au moins il disait ne pas connaître James Mortimer... Aujourd'hui le voilà son associé et je le crois en passe de devenir son gendre. C'est un malin ! Il me promet d'emblée une place de



Jacques tira de sa poche une dizaine de louis.—(Voir page 5. col. 3)

qui viendra à toi, et n'oublie pas que le jour où tu voudras te soustraire à l'obéissance aveugle exigée par moi, je ne te ménagerai point ! J'irais trouver René Bosc et je le chargerais d'écrire au parquet de Dijon et à celui de Paris.

—Tais-toi fit Ovide suppliant.

Sans tenir compte de cette prière, Jacques poursuivit :

—Quand la justice française saurait qu'un certain Soliveau, recherché pour vol, habite l'Amérique, elle demanderait ton extradition et l'obtiendrait sans doute. Dans tous les cas, James Mortimer, prévenu, te ferait expulser, ce qui, pour toi, ne vaudrait guère mieux que d'être extradé.

—Pourquoi me menaces-tu, puisque j'ai juré obéissance ?

—Je ne te menace pas, je te préviens, afin

contremaître, et je lui crois assez de pouvoir pour me tenir parole. Un rude veinard le cousin Paul, mais on ne m'ôtera pas de la tête que, si j'ai dans mon passé bon nombre de petits délits, il a dans le sien un mystère qui doit être drôle. Je ne lui crois pas la conscience bien nette. Pour arriver si vite, faut être un peu "ficelle !" Il me tient, mais je pourrai bien, un jour ou l'autre, le tenir aussi. Eh ! eh ! faudra voir. Le diable m'emporte si je ne trouve pas l'occasion de lui faire goûter à la liqueur du Canadien Cuchillino... et alors, qu'il le veuille ou non, il faudra bien qu'on sache ce qu'il a dans le ventre ! En attendant, je vais me payer, avec son argent, un "balthasar" de première classe !

Pendant le reste de la traversée du "Lord Maire," aucun incident qui vaille la peine d'être mis sous les yeux de nos lecteurs ne se produisit. Le faux Paul Harmant passait ses journées en compagnie de James Mortimer et de sa fille, causant de mécanique avec l'ingénieur de plus en plus enthousiasmé, et faisant à Noémi une cour fort bien accueillie, car la blonde Américaine commençait à s'éprendre très sérieusement du mécanicien français. James Mortimer s'en apercevait à merveille et ne disait rien, car l'idée de voir son associé devenir son gendre dans un avenir prochain lui paraissait très acceptable.

Le douzième jour après le départ on arriva à destination. En quittant le navire pour mettre le pied sur le quai de New-York, Jacques Garaud n'eut pas à s'occuper de chercher un hôtel. Nous savons déjà que James Mortimer lui donnait un logement dans sa belle maison de la deuxième avenue. Dès le lendemain, il prenait la direction des ateliers, où Ovide Soliveau entraînait comme ajusteur. Trois semaines plus tard, le prétendu cousin de Paul Harmant était appelé par celui-ci aux fonctions de contremaître, avec des appointements mensuels de trente-six livres sterling, ou neuf cent francs. Au bout de deux mois, Jacques Garaud, devenu tout à fait indispensable à son associé, demandait la main de Noémi et James Mortimer la lui accordait avec une joie non dissimulée. L'acte de naissance de Paul Harmant et les actes mortuaires de son père et de sa mère, demandés télégraphiquement en Bourgogne, arrivaient sans retard, et le mécanicien, sous le faux nom dont il s'était emparé, épousait Noémi.

— Il va bien, le cousin ! pensait Ovide. C'est un rude homme ! Mais n'empêche que je voudrais bien connaître le fond de son sac ! Bah ! un peu plus tôt ou un peu plus tard, je trouverai bien moyen de lui faire goûter ma liqueur entre quatre z'yeux ! Mais il faut l'occasion.

Précisément, l'occasion n'était point facile à faire naître, car Paul Harmant, tout en protégeant Soliveau, se tenait avec lui sur un pied d'extrême réserve. Ovide ne se décourageait pas ; il prenait patience en se répétant le vieux proverbe : "Tout vient à point à qui sait attendre !" Et il attendait.

Noémi se trouvait absolument heureuse. La société James Mortimer et Paul Harmant prenait des développements immenses, et rien n'égalait sa prospérité. Jacques Garaud, sous sa forme nouvelle, se sentait devenir un homme tout à fait nouveau. Le passé s'effaçait de sa mémoire. Il oubliait son crime. Cependant il dut s'en souvenir le jour où il lut dans un journal français que la nommée Jeanne Fortier, reconnue coupable d'avoir incendié l'usine d'Alfortville et assassiné monsieur Labroue, le patron de cette usine, venait d'être condamnée en cour d'assise à la réclusion perpétuelle. Le misérable, à qui cette condamnation apportait une nouvelle certitude d'impunité, n'eut pas une pensée de pitié pour la malheureuse femme, sa victime. Il ne se souvint même plus qu'il l'avait aimée, et qu'il avait voulu partager avec elle une fortune ramassée dans le feu et dans le sang !

..*

Nombre de gens sont convaincus, bien à tort, car les erreurs judiciaires sont innombrables, que la justice est infailible. S'ils croyaient à l'innocence de l'accusé avant le jugement, ils cessent d'y croire dès que la condamnation est prononcée.

— Les jurés et les juges ne peuvent se tromper, se disent-ils, donc nous étions dans l'erreur.

C'est ce qui était arrivé pour le curé de Chevry, pour sa sœur, madame veuve Clarisse Darier, et pour le jeune peintre Etienne Castel. Présents aux

débats, ils avaient entendu relever contre Jeanne tant de charges écrasantes, tant de preuves en apparence indiscutables, que leur conviction s'était modifiée du tout au tout.

— Comme cette femme nous a trompés ! murmura madame Darier en sortant de l'audience.

— Nous chercherons à l'oublier, dit l'excellent prêtre. Nous chercherons surtout à ce que le cher enfant que nous aimons déjà ne sache jamais quelle souillure le crime de sa mère a mis sur le nom qu'il porte.

Il fut convenu entre le frère et la sœur que madame Darier ferait sans tarder les démarches nécessaires pour adopter le petit Georges. Ces démarches, conduites rapidement, aboutirent au résultat voulu. Un arrêt du tribunal de Seine-et-Oise légalisa l'adoption du fils de Jeanne Fortier par la sœur du curé.

L'enfant, à partir de ce jour, se nomma Georges Darier. On résolut de lui faire faire de sérieuses études. L'abbé Laugier fut son premier professeur et il n'eut qu'à se louer du zèle de son élève, de son intelligence bien ouverte et de son étonnante précocité. Le frère et la sœur en raffolaient ; ils mettaient en lui toutes leurs tendresses et toutes leurs espérances. On oubliait Jeanne, ou plutôt on cherchait à l'oublier ; mais, outre Georges, on avait gardé un autre souvenir de son passage à la cure de Chevry, c'était le petit cheval de carton dont l'enfant n'avait pas voulu se séparer et que madame Darier conservait comme une relique précieuse. Des jouets tout neufs, plus grands et plus beaux, avaient pris la place de l'humble "dada" dans les affections de Georges.

Jeanne, nous le répétons, s'était trouvée atteinte d'un véritable transport au cerveau en entendant prononcer sa condamnation. On avait dû la transporter immédiatement à l'infirmerie de la prison de Saint-Lazare. Une fièvre cérébrale s'était déclarée. Le danger fut immense, mais, grâce à sa constitution vigoureuse, Jeanne triompha du mal. Pendant un mois elle fut entre la vie et la mort, n'entendant rien, ne voyant rien, et surtout ne comprenant rien de ce qui se passait autour d'elle. La guérison vint cependant, mais lente et incomplète. En retrouvant peu à peu l'usage de ses sens et de la parole, Jeanne ne retrouva ni le souvenir ni la plénitude de ses facultés mentales. De profondes ténèbres enveloppaient son cerveau où la mémoire s'était éteinte. Jeanne n'avait plus conscience ni du passé ni du présent.

XLI

Les médecins de la préfecture firent un rapport, et, conformément à leur avis, la veuve de Pierre Fortier fut envoyée dans la section des aliénées tranquilles à la Salpêtrière. La folie de Jeanne était douce et triste.

— Cette femme guérira peut-être, dit le médecin en chef qui l'examina au moment de son arrivée ; mais quand la guérison aura-t-elle lieu ? Si elle a lieu. C'est un problème que la science ne peut résoudre.

Ainsi, Jeanne innocente était doublement frappée ! Mais sans doute la folie valait mieux pour elle que les incessantes douleurs d'une réclusion sans fin, qu'une vie toute de souvenirs sombres, d'angoisses, de terreurs, de regrets du passé et de la haine pour ceux qui la séparaient à jamais de ses enfants.

Tandis que ces choses s'accomplissaient à Paris, Jacques Garaud jouissait à New-York de toutes les joies du succès, entouré de la considération générale, ayant un intérieur délicieux, une femme adorable, et augmentant chaque jour la prospérité et la fortune de la "maison James Mortimer & Paul Harmant." Un an s'était écoulé depuis son mariage avec la fille de l'ingénieur américain, et Noémi s'attachait à lui chaque jour davantage. Le misérable qui, dans l'origine, n'avait épousé la jeune fille que pour satisfaire son ambition, s'était pris peu à peu d'un ardent amour pour sa femme, et cet incendiaire, ce voleur, cet assassin, savourait comme un honnête homme les ivresses du cœur.

Sous la direction du Français, les affaires de l'usine, nous l'avons dit, prenaient une extension immense. James Mortimer ne s'occupait plus de la construction des machines. Presque sans cesse en voyage pour les intérêts de la société, il laissait sans conteste et sans contrôle à son gendre la direction générale de la maison. Un jour, le père

de Noémi, atteint de violentes douleurs rhumatismales, et appelé dans une ville assez éloignée de New-York, fut obligé de prier son gendre de le suppléer. Quoique Paul Harmant ne fût point du tout satisfait de quitter sa femme et de s'éloigner de la fabrique, il dut se décider à partir en se faisant accompagner par Ovide Soliveau, devenu son factotum.

Ovide, lui aussi, grâce à la protection de son prétendu cousin, avait fait un chemin rapide. Contremaître d'abord, puis inspecteur, puis bras droit de Paul Harmant. L'amitié, la confiance que lui témoignait ce dernier, lui paraissaient toutes naturelles, et cependant elles ne diminuaient point son ardent désir de savoir ce qu'avait été le passé de son cousin, et quel mystère cachait ce passé. Bref, il mourait d'envie d'expérimenter sur l'associé de Mortimer la liqueur de Cuchillino.

— On va voyager, se dit-il, quand Jacques Garaud lui annonça le départ pour le lendemain matin ; l'occasion que j'attends depuis près d'une année se présentera forcément en route. J'en profiterai.

Et il glissa dans un sac de voyage la fiole du précieux liquide acheté à son arrivée à New-York, moyennant trois livres sterling, au Juif dont il avait appris l'adresse du Canadien, passager comme lui à bord du "Lord-Maire." Paul Harmant, chaque fois qu'il se trouvait en tête-à-tête avec Ovide, se départait entièrement de la réserve qu'il gardait en toute autre circonstance vis-à-vis de lui. Les deux hommes, dont l'un se croyait le cousin de l'autre, prirent ensemble le chemin de fer qui devait les conduire en quelques heures à destination. Ils voyagèrent seuls dans un compartiment de première classe. Cinq minutes après le départ, Jacques Garaud entama la conversation du ton le plus familier.

— Eh bien, cousin, dit-il en frappant sur l'épaule d'Ovide, ne te paraît-il pas bon de nous trouver maîtres, comme en ce moment, de causer à cœur ouvert, en bons amis, en bons parents.

— Franchement, cousin Paul, répliqua le Dijonnais, voilà, depuis une année, mon premier moment de joie sans mélange.

— Ne te plais-tu donc point à New-York ?

— Comment ne m'y plairais-je pas ? Je serais bien ingrat quand tu me fais une existence émaillée de livres sterling ! Je m'y plais beaucoup, au contraire, et si je viens de parler d'une joie sans mélange, c'est au point de vue de mes affections de famille. Cela me peine un peu de te voir "la faire à la grande pose" en public vis-à-vis de moi, et de garder de mon côté une tenue, ou plutôt une retenue de circonstance qui nous rend en apparence complètement étrangers l'un et l'autre.

— Cela est indispensable. Tu dois le comprendre, répliqua Jacques Garaud.

— Oui, oui, je le comprends. Je l'ai compris lors de ma sottise équipée du paquebot ! Les raisons que tu me donnais étaient bonnes. Elles n'étaient même que trop bonnes. Mais aujourd'hui que te voilà maître absolu dans l'usine. Aujourd'hui que tu n'as rien à craindre, puisque la fortune de Mortimer ne peut t'échapper, il me semble que tu devrais bien trouver un joint pour me présenter comme ton parent et me mettre avec toi sur un pied d'égalité relative et de bonne camaraderie.

— A quoi cela servirait-il ?

— A me rapprocher de toi, donc ! Je me plais en ta compagnie. Tu aurais pu inventer une manière ingénieuse d'arranger ça. Ce serait si facile pour un madré renard comme toi.

Jacques fronça le sourcil, regarda fixement Ovide, qui d'ailleurs, ne baissa point les yeux sous son regard, et demanda :

— En quoi suis-je un madré renard, je te prie ?

— En toutes choses, mon cher cousin, et je prends ça pour un éloge de première catégorie ! répliqua Soliveau. On n'arrive pas à faire une grande fortune du premier coup, comme toi, à devenir l'associé et le gendre de l'un des plus grands industriels de l'Amérique, et à coffrer des millions, sans être le madré renard que tu es ! Ce dont je te complimente sincèrement ! Qui diable aurait jamais deviné jadis que tu ferais ton chemin si vite ?

— Il est certain que j'ai eu de la chance.

— Ah ! oui, par exemple, une riche chance !

— Tu n'as pas à t'en plaindre. Si je ne te recon-

INSTINCT ET INTELLIGENCE

Les faits d'intelligence qui nous surprennent souvent chez les animaux reposent tout entiers sur des instincts, comme les insectes, les plus étonnants de tous les êtres par leur industrie, nous en fournissent la preuve. Ils ne se trompent jamais dans la construction de leurs demeures, de leurs coques. Le chien, le singe, au contraire, dans les actes qui sont un fait d'expérience purement personnel, commettent de visibles et de fréquentes méprises. Et si l'homme est celui qui accomplit les choses les plus sublimes, il est aussi celui qui, dans sa sphère d'action, est le plus exposé à l'erreur.

ÇA ET LA

Chiffre d'impôt payé annuellement par tête chez les principaux peuples : Le Français paie \$23 ; l'Américain, \$11.60 ; le Belge, \$8 ; l'Allemand, \$8.80 ; le Russe, \$6 ; l'Espagnol, \$6.40.

Parlez médecine à un médecin, comètes à un astronome, libre échange à un fabricant ; écoutez-les vous dire ce qu'ils savent ou ce qu'ils pensent : vous aurez fait des heureux et vous n'aurez pas perdu votre temps.

Une petite fille de cinq à six ans, voyant la neige qui tombait très fine, à tous petits flocons, s'est écriée :

—Maman, regarde donc !..... les anges du ciel qui laissent tomber leur poudre de riz !.....

La hiérarchie catholique des Etats-Unis comprend : 1 cardinal, 14 archevêques, 63 évêques, 7,043 prêtres, 1,597 étudiants ecclésiastiques. Il y a 6,626 églises catholiques, 908 chapelles, 1,895 missions, 35 séminaires, 83 collèges, 581 académies, 2,464 écoles paroissiales, donnant l'instruction à 490,531 enfants ; 272 salles et 154 hôpitaux.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 75.—ANAGRAMME DEVINETTE

Transposer les lettres de chacune des deux phrases suivantes, pour en composer deux fois le même nom illustre :

IL ME CHANGE.
EGAL CHEMIN.

No. 76.—CHARADE

Mon Premier est très roulant,
Le Dernier titre ronflant,
Mon Tout assez piquant.

No. 77.—ENIGME

A m'annoncer trop promptement,
C'est à tort que l'on se hasarde ;
A vos yeux plus je parais grand
Et plus j'ai besoin qu'on me garde ;
Femme qui me cache un seul jour
Epreuve souvent un malaise ;
J'évite le bruit du tambour,
Devinez, j'en serai fort aise,

SOLUTIONS :

No. 73.—Le mot est : Miroir.

No. 74.

BLANCS.	NOIRS.
1 F 6e D	1 F pr. F
2 T pr. F, échec et mat.	
	Si :
	1 T 2e D
2 C pr. P, échec et mat.	

Et autres variantes.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Brousseau Poissonnier, Québec ; Mlle N. Longtin, Montréal ; Calixte Paquette, Dame Céleste Lesigne, Dame R. de L. C., Montréal.
Rébus.—Cousineau et frère, Valleyfield ; Mlle Alice Lefebvre, Saint-Henri (Montréal) ; Ernest Lefebvre, F. J. Audet, Montréal ; Joseph Fraser, Mlle Elise Lyonnais, L. A. Proulx, Félix Cloutier, Mlle Belzémire Bittner, Jos. Gagnon, Matte, Jos. Drapeau, Québec ; L. Terrien, Beauport ; N. Saint-Jean, Ottawa ; Jos. V., St-Jean Chrysostôme (Lévis) ; Dame R. de L. C., Mlle F. Archambault, Dame C. Lesigne, J. B. Gratton, J. C. Laverdière, Ovila Massicotte, Henri Paquin, Montréal ; Sphinx, Valleyfield.

Mon tour viendra d'avoir les atouts dans mon jeu !

—Ce qui veut dire qu'en ce moment tu perds ?
—Oui.
—Beaucoup ?
—Non.
—Prends garde. Les "atouts" dont tu parles n'arriveront peut-être pas, et le moment viendra où tu n'auras plus le sang-froid nécessaire pour l'arrêter à temps.
—Sois paisible. Je serai prudent.

(La suite au prochain numéro.)

COMMENT ON PAYE LES SOLDATS CHINOIS

CHACQUE armée a son mode particulier pour payer la solde aux troupes. En France, en Italie, etc., on paye les soldats tous les cinq jours, en Allemagne tous les dix jours, en Espagne rarement, en Turquie plus rarement encore.

En Chine, on paye les soldats tous les mois. Il faut dire que le soldat chinois se nourrit lui-même, l'administration ne s'occupe pas des subsistances, le Chinois y pourvoit lui-même ; il est vrai que c'est chose facile, car il ne vit que de riz bouilli, et il affecte un tiers de sa solde mensuelle, qui est de 3 taëls et demi, environ \$6, à son entretien ; le reste pour l'habillement, l'équipement et l'argent de poche dont tous les soldats du monde ont généralement besoin.

La veille du paiement de la solde, le capitaine de la compagnie et son sergent-major se rendent chez un officier supérieur qui remet en lingots d'argent ce qui revient à la compagnie. L'empire, n'ayant pas d'argent monnayé, c'est une véritable opération, plus compliquée que la stratégie des généraux chinois, que celle de la répartition.

Pendant toute la nuit, le capitaine, ses officiers et sous-officiers sont occupés à la besogne du pesage et fractionnement. Comme la chose se passe très régulièrement, il faut parfois couper en deux un morceau d'argent gros comme la tête d'une épingle. Chaque lot est enveloppé dans un papier portant le nom du soldat. Le lendemain, les hommes sont sur les rangs, on distribue à chacun ce qui lui revient, puis le sergent-major crie : "Y a-t-il des réclamations ?" Et on rompt les rangs. Mais ce n'est pas tout ; on voit les soldats se disperser rapidement et courir chez les changeurs, qui leur passent pour chaque taël, un once d'argent, 5,600 pièces de monnaie passées à une ficelle.

C'est chargé comme des baudets et gais comme des Chinois que les soldats rentrent au quartier avec leurs 5,600 pièces de monnaie pendues à une ficelle.

NOTES ET IMPRESSIONS

On commence par la foi et l'on y revient d'ordinaire pour mourir. Les religions sont les langes et le linceul de l'humanité.—G. M. VALTOUR.

La sottise, la folie et les vices sont partout une partie du revenu public.—VOLTAIRE.

Une nation ne se manifeste que lorsqu'elle représente de grandes idées et qu'elle est représentée par de grands hommes.—P. PULSYKY.

La pensée sculpte le visage, cisèle les traits, fait le masque.—M^{me} E. DE GIRARDIN.

Nous nous agitons parce qu'on nous agite, voilà tout.—GAVARNI.

Il vaut mieux vivre que mourir, reconnaître ses erreurs que s'entêter.—BISMARCK.

Style sans idée, musique sans mélodie, peinture sans dessin, autant de civets sans lièvres qui ne passent qu'en temps de disette.—G.-M. VALTOUR.

On demande aux hommes de se regarder pour se corriger. Combien peu en sont là ! Presque tous se considèrent d'un œil si complaisant que leurs défauts ne leur semblent pas dépourvus d'un certain charme. Il est bien décidément vrai que le plus sot de nos flatteurs, c'est-nous-mêmes.

mais point publiquement pour mon cousin, j'agis en bons parents, ce me semble.
—Oui, oui, et je te rends pleine justice. Je ne te reproche qu'une chose...
—Laquelle ?
—D'être un peu cachotier.
—Cachotier, moi !
—Oui, cousin, toi-même.
—Mais, en quoi ?
—En une masse de petites choses.
—Dis nettement ce que tu veux dire ! fit le faux Paul Harmant d'un ton sec.

Ovide se souvenait à merveille de la remarque faite par lui jadis sur le pont du "Lord-Maire," relativement à la chevelure de son cousin. Depuis quelques minutes il profitait du rapprochement pour examiner de nouveau cette chevelure. Jacques Garaud, malgré tous ses soins, malgré de fréquentes applications de teinture, ne pouvait éviter que la nuance rousse de la racine ne reparût parfois à fleur d'épiderme. Ovide, dont nous avons signalé la vue perçante, constata de nouveau cette nuance.

—Voyons, formule ! reprit Jacques, Rien ne me porte sur les nerfs comme les réticences.

—Entre parents, entre cousin, fit Soliveau, il me semble qu'on se doit certaines confidences, et je trouve drôle que tu n'aies jamais voulu me dire comment tu avais commencé à t'enrichir pendant les cinq années passées sans nous voir.

—Je te l'ai dit. Une invention a été le point de départ de ma modeste fortune de ce temps-là. Pourquoi donc en douterais-tu ? Tu sais bien que mon invention de la "Silencieuse" et celle de la machine à guillocher m'ont valu une association avec James Mortimer, et la main de sa fille.

—Certes, je le sais. Je le crois. Mais ce que tu ne m'as jamais dit, c'est quel était l'inventeur antérieure.

—Ah ! ça, mais, je ne comprends pas cet insistance ! s'écria le faux Paul Harmant. L'invention antérieure, je l'ai vendue, c'est ce qui m'a rapporté quelque argent. Elle ne m'appartient plus, un autre lui a donné son nom, il y aurait donc indécatesse de ma part à en parler et à convenir que j'en suis l'auteur.

La raison était plausible. Ovide ouvrit la bouche pour dire :

Pourquoi donc te teints-tu les cheveux ? Je ne te savais pas une chevelure couleur d'accajou.

Mais ces paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres. Il comprit que les prononcer suffirait pour mettre Paul Harmant en défiance.

—A cela, fit-il, je n'ai rien à répondre. Je comprends, en effet, que la délicatesse te commande le silence.

—Et tu n'as pas à me reprocher d'autres "cachoteries," pour parler ton langage ?

—Pas d'autres, cousin, pas d'autres.

—A la bonne heure.

Jacques Garaud changea le sujet de la conversation.
—A quoi emploies-tu tes heures de liberté ? demanda-t-il. T'es-tu créé à New-York des amis, ou du moins des connaissances ? As-tu trouvé des distractions depuis un an ?

—A New-York, comme ailleurs, répondit-il, trouver des vrais amis, des amis sûrs, est chose difficile. Je n'en ai même pas cherché. Quant aux simples connaissances, c'est très commode à faire, surtout aux tables de jeu, et on joue ferme dans ce pays.

—Serais-tu joueur ? demanda Jacques.

—Oui, je l'avoue. C'est mon péché mignon

—Prends garde, tu te ruineras !

—A moins que je n'empoche, un beau soir une grosse somme !

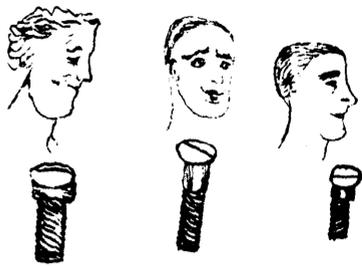
XLII

—Espoir un peu chimérique, cousin ! répliqua Jacques en riant. As-tu gagné déjà tout ou partie de cette grosse somme ?

—... j'en conviens, dit Ovide en riant aussi. Mais ça viendra. J'attends patiemment. J'ai beaucoup de patience, moi. Je ne m'emballe jamais. Je ne joue pas plus gros jeu que je ne peux jouer. Pourquoi la chance ne m'arriverait-elle point un jour ? Tu sais le refrain d'une scie parisienne de café concert :

C'est pas toujours les mêmes
Qu'auront l'assiette au beurre !

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :
Le silence est d'or, dit le proverbe

CHOSSES ET AUTRES

—Le choléra a éclaté à Calcutta ; on craint qu'il fasse de grands ravages.

—L'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche apprend à fabriquer des bijoux, dans l'atelier d'un ouvrier tyrolien.

—La milice active du Canada s'élève à près de 40,000 hommes. Cavalerie, 2,000 ; artillerie, 3,000 ; infanterie, 33,000.

—Nous avons relevé la phrase suivante dans une revue scientifique : "Le poisson qui venait d'être pris faisait des efforts surhumains pour s'échapper."

—Un moyen sûr de devenir meilleur et plus éclairé serait de mettre à se corriger et à s'instruire tous les soins que l'on prend pour cacher son ignorance et ses défauts.

—Il est question de nommer lord Ripon, ex vice roi des Indes, lord-lieutenant d'Irlande, à la place de lord Spencer. Lord Ripon, comme on le sait, est converti au catholicisme.

—Les journaux de Paris annoncent qu'une vieille femme de plus de 80 ans, vient de faire 105 lieues en 19 jours, soit 6 lieues par jour. Voilà, certes, une octogénaire qui a le jaret solide.

—A... Chez moi, le cœur n'est pas comme chez vous, je l'ai toujours sur la main.

B... Justement, c'est bien ce qui prouve que vous n'avez pas le cœur bien placé.

—Encore une conversion éclatante en Allemagne. On annonce que le fils aîné du prince de Pless, Jean-Henry XV, un des plus riches seigneurs de la Silésie, vient d'abjurer le protestantisme. Le jeune prince est officier des hussards de la garde royale prussienne.



CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC

Contrats pour Fournitures de Magasins.

DES SOUMISSIONS sont demandées pour fournitures de magasins de différentes sortes requis par la Compagnie à Montréal, London, Portland et autres endroits, durant les douze mois commençant le 1er juillet 1885.

Des blancs de soumissions, avec les détails, peuvent être obtenus en s'adressant à John Taylor, garde-magasin général de la compagnie à Montréal, ou aux députés gardes-magasins à London et Portland.

Les soumissions endossées "Soumissions pour fournitures de magasins" et adressées au soussigné seront reçues le ou avant Samedi, le 30 Mai.

JOSEPH HICKSON,
Gérant-Général
Montréal, 21 avril 1885.

FLAVIEN J. GRANGER,
PAPETIER.
13 COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

Z. E. MARTIN & DASTOUS,
MARCHANDS-TAILLEURS, MERCERIES ETC.
41, CARRE CHABOLLEZ, Montréal.

DR. H. E. DESROSIERS,
70, RUE ST DENIS,
MONTREAL.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins,
No 87, Rue St-Jacques, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime - - \$50

2me " - - 25

3me " - - 15

4me " - - 10

5me " - - 5

6me " - - 4

7me " - - 3

8me " - - 2

86 Primes, a \$1 - 86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON

MARCHANDISES DE NOUVEAUTES

En gros et en détail

105, RUE NOTRE DAME, MONTREAL.

Spécialité: Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adressez à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Biancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, rue St-Gabriel, Montréal.

JOUISSEZ
De la Santé et du BonheurCOMMENT ? Faites
comme d'autres
ont fait.Souffrez-vous de maladies des
rognons ?

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de
Bright ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?

"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Montclair, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans
le dos ?

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je ne roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des
rognons ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des rognons après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?

"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?

"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?

"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède. G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhuma-
tisme ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?

"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie
et jouir d'une bonne santé

Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

N. G. GOVETTE,

BOUCHER.

MARCHE D'HOCHELAGA,

Etaux 1 et 3.

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.